

novembre 2003 Beauvais.

**Résumé de l'intervention de
Jean-Pierre VOUCHE Directeur Clinique
de la Consultation Ambulatoire pour familles en difficultés de Beauvais.
Ligue Française pour la Santé Mentale**

"Approche historique et sociologique des phénomènes de violence"

Pendant longtemps la confiance dans le progrès a trouvé une de ses expressions dans l'idée que la violence devait régresser au fur et à mesure que nos sociétés progressaient dans la modernité.

Modernité politique, associant dans un même projet la pacification du lien social et le renforcement de l'Etat moderne, chargé de policer la violence en s'attribuant le monopole légitime de la force ; modernité culturelle, dans la mesure où le procès de civilisation, tel qu'il est décrit par Norbert Elias (*"La civilisation des mœurs"* Paris, Calmann-Lévy, 1973; *"La dynamique de l'Occident"* Paris, Calmann-Lévy, 1975.), passe par le refoulement, l'intériorisation et la maîtrise de conflits et de tensions qui sinon, se soldent par l'agressivité et la violence.

La pensée évolutionniste s'est constamment nourrie de cette idée qu'ont même parfois semblé valider des données statistiques, comme celles réunies par Jean-Claude Chesnais dans son *"Histoire de la violence en Occident de 1800 à nos jours"* (Paris, Robert Laffont, 1981).

La poussée de violence qui hante aujourd'hui la France – émeutes, délinquance, violence scolaire, incivilités, conduites de rage et de haine, etc. – n'est-elle pas dès lors, tout simplement, de l'ordre de la régression historique ?

Ne marchons-nous pas à rebours du progrès, ne sommes-nous pas entrés dans la spirale d'une dé-civilisation ou, pour parler comme Alain Touraine, d'une dé-modernisation qui deviendrait synonyme, tout à la fois, de décadence culturelle et de décomposition de notre Etat-nation ?

➤ **Définissons avant tout notre objet la violence.**

Les sens de violence et l'étymologie.

Les dictionnaires du français contemporain définissent la violence comme :

A/ Le fait d'agir sur quelqu'un ou de le faire agir contre sa volonté en employant la force ou l'intimidation.

B/ L'acte par le quel s'exerce la violence.

C/ Une disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments.

D/ La force irrésistible d'une chose.

E/ Le caractère brutal d'une action.

Ces divers sens indiquent deux orientations principales ; d'un côté, le terme de violence désigne des faits et des actions ; d'une autre, il désigne une manière d'être de la force, du sentiment ou d'un élément naturel – violence d'une passion ou de la nature.

Dans le premier cas, la violence s'oppose à la paix, à l'ordre qu'elle trouble ou remet en cause. Dans l'autre, c'est la force brutale ou déchaînée qui enfreint les règles et dépasse la mesure.

Que nous apprend maintenant l'étymologie du terme ?

"violence" vient du latin *violentia* qui signifie violence, caractère violent ou farouche, force. Le verbe *violare* signifie traiter avec violence, profaner, transgresser. Ces termes doivent être rattachés à *vis* qui veut dire force, vigueur, puissance, violence, emploi de la force physique, mais aussi

quantité, abondance, essence ou caractère essentiel d'une chose. Ce mot *vis* signifie la force en action, la ressource d'un corps pour exercer sa force, et donc la puissance, la valeur, la force vitale.

On trouve au cœur de la notion de violence l'idée d'une force, d'une puissance naturelle dont l'exercice contre quelque chose ou contre quelqu'un fait le caractère violent.

Au fur et à mesure que l'on se rapproche de ce noyau de signification, s'estompent les jugements de valeur pour laisser place à la force non qualifiée. Cette force, vertu d'une chose ou d'un être, est ce qu'elle est sans considération de valeur. Elle devient violence lorsqu'elle dépasse la mesure ou perturbe un ordre.

Qu'entendons-nous par violence ?

S'agit-il d'un phénomène observable, quantifiable ; de faits connus ou reconnaissables sans contestation possible, dans leur objectivité, à partir desquels peut s'organiser la réflexion et, éventuellement, se mettre en place procédant de prémisses acceptées par tous ?

S'agit-il plutôt de représentations, de perceptions, d'impressions et d'opinions susceptibles de varier d'un groupe social à l'autre, d'un témoignage à l'autre, d'un discours à l'autre ?

Autrement dit, la violence est-elle objective ou subjective ?

Objective, elle doit pouvoir être définie en des termes qui transcendent les perspectives particulières et acquièrent une portée universelle.

Subjective, elle n'est que le point de vue, nécessairement relatif, de celui qui la subit ou la décrit.

Question classique, déjà abordée, notamment par Yves Michaud ("*Violence et politique*" Paris, Gallimard, 1978 ; "*La violence apprivoisée*", Paris, Hachette, 1996.), et qui appelle une réponse complexe. La violence n'est jamais réductible à l'image de la pure objectivité tout simplement parce que ce qui est conçu ou perçu comme "violent" varie dans le temps et l'espace.

Une société dans son ensemble (ou certains des groupes qui la constituent) peut toujours se refuser à tenir pour violentes des conduites qu'une autre société (ou la même à un autre moment de son histoire, ou certains groupes) considérera comme telles. Il faut rappeler, en effet que la qualification d'un fait comme violence procède d'un jugement, et non pas d'une constatation. Autrement dit, ce qui est violent pour un groupe, une société, ne l'apparaîtra pas forcément pour d'autres. Par ailleurs, il n'existe aucune société sans violence, symbolique ou même physique. Si bien que la violence apparaît toujours à la fois, et paradoxalement, comme transgressive d'un ordre moral et social, mais également comme fondatrice de cet ordre.

Mais la violence n'est pas pour autant réductible aux affects, aux représentations, aux normes qu'en propose tel ou tel groupe, ou même telle ou telle société ; car non seulement les critères dont se dotent une société ou un groupe pour qualifier un phénomène de "violent" (ou non) varient d'une expérience historique à l'autre, ou d'un groupe à un autre, mais en outre la perception de violences reconnues comme telles oscille constamment entre l'excès et le défaut, entre la tendance à la dramatisation et à l'amplification et la propension à la banalisation ou à l'indifférence.

Deux impasses menacent donc quiconque veut appréhender la violence.

La première réside dans un universalisme ambitionnant de la définir abstraction faite de l'expérience vécue et de la subjectivité des acteurs, et sans tenir compte du lieu et du moment où elle advient.

La seconde, à l'opposé tient à un relativisme qui, en fin de compte, interdit toute conceptualisation puisque dans sa perspective la violence ne serait rien d'autre que ce que des personnes ou des groupes décident de considérer comme tel, sans qu'il soit nécessaire pour eux de se référer à d'autres points de vue.

Il n'est réaliste ni d'opposer radicalement l'objectif et le subjectif – ou, si l'on préfère, l'universel et le relatif – ni de choisir l'un plutôt que l'autre, ou l'un contre l'autre. Il en va ici comme de tout fait social : il faut admettre que la violence, surtout dans ses expressions physiques, voire meurtrières, peut être l'objet d'une définition qui tend à l'objectivité, mais il faut en même temps reconnaître que

ce que nous tenons pour réel est le produit de processus, individuels et collectifs, à travers lesquels nous catégorisons, sélectionnons, hiérarchisons, entendons ou ignorons ce qui constitue la "réalité".

➤ **Compréhension du comment dans la pratique, la violence surgit, se développe, décline, au fil des mécanismes, de quelles interventions, qu'il s'agisse de ses formes empiriquement observables ou de ce qui s'en dit, notamment dans les médias.**

La violence en France, dans le discours spontané, comme dans les travaux de recherche, la violence physique, concrète, telle qu'elle s'est développée en France depuis les années 1970, relève de trois modes d'approche principaux :

1. **Premier type d'analyse, la dégradation conjoncturelle**, consiste à voir les différentes expressions de cette violence autant de marques de dysfonctionnement sociaux et institutionnels et , plus gravement d'une crise profonde de la société. Les émeutes, la violence scolaire, les incivilités, la délinquance adviennent du fait de l'incapacité du système tout entier ou de certains de ses éléments, à fonctionner convenablement. Cette analyse fait de la violence un ensemble de phénomènes qui s'expliquent en référence au passé, à un ordre ou à un modèle qui se défont.

Dégradation, panne, blocages, effondrement, déclin de l'ensemble intégré des rapports sociaux, d'institutions et de valeurs culturelles, traduisant la chute, la fin de la société industrielle, l'épuisement de l'Etat – nation et la destruction de la formule d'intégration républicaine, soit elles témoignent de difficultés passagères se résorbant une fois la crise passée, tant pour la question sociale, que des carences des institutions républicaines.

L'affaiblissement de l'idée de nation est posée par cette analyse.

2. **Deuxième type d'analyse, le calcul stratégique**. Elle serait la mise en application de calculs, la traduction de stratégies plus ou moins délibérées. La violence instrumentale, moyen au service de fins, nécessairement réfléchi et froide plus ou moins organisée et rationnelle. Les émeutes de jeunes attirent l'attention des journalistes, et les médias déclencheront par leurs reportages celle des politiques obligés de mettre à la disposition des territoires des ressources supplémentaires (emplois, équipements collectifs notamment).

Un parti politique peut calculer la mise en émeute pour montrer du doigt telle ou telle communauté.

3. **troisième type d'analyse, la perte ou la quête de sens**, elle va s'intéresser à l'acteur de la violence. La violence est lourde de significations, elle traduit des attentes, des désirs, des demandes, elle porte un sens qui ne peut être appréhendé que si la sociologie se fait compréhensive et se situe du point de vue du sujet, individuel ou collectif, qui s'y livre. Dans cette perspective la violence est une action, le sens qu'elle véhicule, les enjeux qu'elle semble viser sont en effet altérés, par excès ou par défaut. Elle est selon les cas, déficit ou pléthore de sens, traduction d'une conflictualité qui ne trouve pas d'autres canaux pour s'exprimer, pas de modalités de traitement politique des aspirations qu'elle met en forme, et qui prennent l'allure d'une subjectivité frustrée ou interdite d'expression.

Les conduites juvéniles de violence urbaine ou scolaire procèdent d'une reconnaissance refusée ou de la conviction insupportable que la société est fermée, qu'elle n'entend pas les demandes sociales qui n'ont pour autant rien d'illégitime, qu'elle est incapable d'honorer ses promesses d'égalité et de solidarité. La violence indique le désir de modifier une situation devenue intolérable.

Sous certaines conditions elle peut éventuellement constituer l'annonce d'autres conduites, non violentes, l'ébauche d'une action conflictuelle dans laquelle est en jeu le souci de se

novembre 2003 Beauvais.

construire comme l'auteur de sa propre existence, de se constituer en tant que sujet, de créer des nouveaux rapports sociaux ou politiques, d'inventer ou de mettre en forme des repères culturels.

Ces analyses sont développées par le sociologue Michel Wieviorka dans son ouvrage « *La violence en France* », Paris Seuil, février 1999.

Pour l'aspect du sens développé dans cette troisième analyse, pour mieux saisir les conduites violentes adolescentes. L'ethnologie s'attache à rechercher non pas les causes, mais le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques. En analysant les différentes formes de confrontations, on observe qu'elles sont beaucoup moins désordonnées et sauvages qu'elles n'y paraissent, et qu'elles s'établissent même selon des modalités bien définies, en des lieux choisis et significatifs, de même qu'elles mettent en jeu des rôles sociaux précis tel que celui "d'engraîneur" ou de séparateur ou encore de spectateur. Ce que les psychologues appellent le "passage à l'acte" s'inscrit à la fois dans une logique qui n'est pas qu'individuelle, mais aussi et surtout sociale et collective, ainsi que dans un système de valeurs très contraignantes, qui impose presque obligatoirement aux garçons cette expérience initiatique du duel ou de la bagarre.

Ces affrontements sont également à replacer dans le cadre du système de vengeance. Tandis que dans les sociétés modernes, toute forme de vengeance est proscrite, la justice d'Etat se chargeant de trancher les conflits entre les personnes et d'établir au besoin des peines pour sanctionner les atteintes à autrui, dans la culture adolescente, celle-ci est au contraire fortement valorisée et même en partie constitutive de l'identité collective, en ce qu'elle institue de communautés de défense soudées, avec un fort sentiment de solidarité. Les réactions claniques, la vengeance de tel ou tel groupe de quartier vont donner le sentiment aux acteurs d'être soutenu par des membres prêts à tout pour venger l'honneur du groupe.

A l'échelle du grand ensemble; la vengeance donne ainsi au groupe une base territoriale, ce qui concourt également à rendre signifiant l'espace de la cité.

On comprendra facilement les difficultés que rencontrent les institutions de socialisation, et en particulier l'école, pour inculquer des normes de comportement pacifique à des adolescents qui ne sont pas du tout, contrairement à ce qu'on dit souvent, sans repères, mais qui disposent au contraire de repères très forts, bien qu'opposés à ceux de la société globale.

En somme on retrouve chez ces adolescents les deux traits de culture principaux que l'on reconnaît couramment dans les sociétés à honneur, à savoir une valorisation marquée de l'éloquence, qui s'exprime notamment à travers des joutes verbales ritualisées, et une institutionnalisation de la vengeance, qui est sanctionnée par des affrontements physiques violents d'une grande fréquence. Dans le contexte de la jeunesse des banlieues, l'honneur apparaît ainsi comme la toile de fond des comportements, puisque ceux-ci sont en grande partie déterminés par la construction et par la défense de la réputation.

➤ **Deux faces d'une médaille : d'une part l'existence de conduites de violence ; d'autre part, la présence d'associations susceptibles de la faire reculer, le rôle des mouvements culturels ou religieux à l'œuvre dans les quartiers populaires, le fonctionnement des équipes municipales, les conduites de ceux qui, à l'école ou dans les grandes entreprises publiques, au sein de la police ou de la justice, ont pour mission de transcrire dans la pratique les promesses de la République -liberté, égalité, fraternité.**

Des réponses démocratiques à la violence ?

Tout en gardant la mesure qui s'impose, force est de reconnaître que de plus en plus fréquemment les établissements scolaires et d'une manière générale les institutions sont confrontées à des

novembre 2003 Beauvais.

tensions, incidents, poussées de fièvre ou attitudes chroniques particulièrement déstabilisantes, perturbantes, angoissantes.

Bref c'est un devoir pour les responsables de renouer avec un climat de sérénité et de veiller à ce que les personnes (jeunes et moins jeunes), les biens soient protégés contre ces agressions qu'elles soient internes ou externes.

Ces violences sont protéiformes et n'ont pas que les enfants pour auteurs. Reste que ces violences de toutes sortes font écho aux violences supportées par leurs acteurs. De même la violence n'est pas inéluctable. Encore faut-il savoir interpréter et rompre la chaîne. La violence est à la fois objective et subjective. Y répondre intelligemment et efficacement suppose de dépasser l'émotivité et la réactivité première. Oui la violence n'est ni inéluctable ni irréversible et encore moins si on s'appuie sur des démarches démocratiques. On peut respecter l'autre et l'amener à respecter une autorité et des règles de vie.

Depuis le début des années 60 on peut constater un déclin de la référence qui avait jusqu'alors prévalu, fondée sur un discours du maître, du père, sur la Loi qui ordonne le corps social autour de la fonction paternelle instaure le lien social en inscrivant les sujets dans une filiation, dans un héritage, une dette. Le discours du maître conduit l'adolescent à une contestation dont l'enjeu est double : prendre la place du père réel et se soumettre au père symbolique, ce qui détermine la violence du "*conflit des générations*" mais en indique également l'issue, soit la préservation de l'organisation sociale, la pérennité des identifications verticales.

Selon Marc Laurent psychologue clinicien, psychothérapeute, CHS Prémontré (dans le chapitre sur la violence des processus pubertaires du livre Souffrances et violences, L'Harmattan, 1999), la science et le droit modernes produisent un nouveau discours de référence, s'immiscent dans les processus de transmission et interfèrent massivement dans la construction subjective car la conflictualité nécessaire de l'adolescence prend des formes nouvelles. La science et le droit tendent à ordonner un universel abstrait, à rendre homogène les partenaires et les groupes sociaux. Ce discours de l'efficacité, de la preuve, de la réussite toujours possible implique dans son essence même la nécessité pour chacun de légitimer sa propre existence, de soutenir son être par une preuve de son existence. Ceci induit pour le sujet adolescent, mais aussi pour l'adulte, une exacerbation narcissique où l'enjeu est de contestation et de construction que d'affirmation moïque et de réassurance dans un contexte d'apesanteur, d'errance, d'affaiblissement des liens et de l'ordre symbolique. Le sujet adolescent interroge le monde des adultes, il éprouve la loi, doublement, en ceci qu'il la met à l'épreuve et qu'il la ressent ; ainsi peut-il s'affranchir de ce qui avait été inscrit avant lui et construire de nouveaux liens. La science et le droit associés fondent la société sur la fraternité. Le monde moderne privilégie la dimension horizontale et produit une individualisation, au sens étymologique une atomisation des rapports sociaux qui requiert que chacun ne tienne et ne vaille que pour lui-même comme être irréductible. Les adultes sont dès lors confrontés à l'effacement, voire à la disparition des soutiens collectifs, sociaux et idéologiques, dans leurs positions symboliques, fragilisés par l'affaiblissement des cadres de référence.

Cette individualisation entraîne chez les adultes une fragilité qui se traduit par une fragilité narcissique des parents, comme si les adultes n'avaient plus de modèle collectif, ce dont témoigne sans doute la frénésie de commémorations, et du coup plus de place assurée dans les réseaux d'échanges sociaux actuels et à venir. La fonction de la crise d'adolescence comme interrogation de l'Autre et contestation des valeurs des adultes reste le moteur de ce temps de passage. La crise psychologique demeure, ce qui semble avoir changé ce sont les adultes qui ne sont plus assurés de leurs réponses et qui n'assurent plus la société et les valeurs qui la sous-tendent.

Dans ce cadre nous ré interrogeons la fonction du "non" dans les relations parents-enfants et ce qui peut construire son absence pour l'enfant au temps de son introduction dans le discours social. Il est difficile, quand le non de la frustration n'est pas intervenu dans l'éducation, de faire la différence

novembre 2003 Beauvais.

entre la légitimité de la loi sociale (qui brime la satisfaction immédiate des désirs) et le symbolique de la relation aux autres.

Individuellement, alors, chaque adolescent peut soit se construire sur le refus de la frustration propre aux pathologies narcissiques, soit sur la dépressivité de la rencontre avec un vide de valeur sociale et personnelle, soit dans l'agir de la consommation immédiate et souvent délinquante.

Enfin nous constatons les difficultés des adultes à répondre aux questionnements adolescents, non parce que les réponses elles-mêmes auraient changé, mais parce qu'elles sont présentées comme "*incertaines*", du fait du "*malaise de la société adulte*" quant à son propre rôle et à ses propres fonctions. Ainsi le changement de statut imposé par les limites (majorité, service militaire, premier job, mariage..) semble ne plus signer un changement de place sociale pour les jeunes. Dans ce temps de doute, de remise en cause des certitudes du monde des adultes la violence serait une forme de réponse à cette incertitude, à cette difficulté à se représenter ce qu'est le discours social et l'organisation symbolique qui le sous-tend.

VIOLENCES et SOINS

Un séminaire de réflexion à Lyon avait pour thème la réflexion éthique destiné aux professions de santé. L'enjeu étant d'accroître la vigilance des membres des professions de la Santé vis-à-vis des risques de violation de l'Éthique et des droits de la personne. Et de reconnaître les variations d'attitude face aux soins (prescriptions et exécutions) dans les situations qui comportent des risques en milieu hospitalier (psychiatrie, gériatrie, réanimation, maladies chroniques).

Les thèmes soutenus relevaient :

- de la violence et de la privation de liberté
- déviance sociale : alcoolisme, toxicomanie, errance, problème éthique de leur prise en charge,
- attitude discriminatoire latente à l'encontre des personnes âgées, des migrants, des handicapés.

La problématique commune s'est centrée sur les contraintes, voire même les violences vécues dans ces activités thérapeutiques.

Le constat de violence dans les soins

A travers le sujet victime de violence :

Les victimes de violences se plaignent de :

- la violence stigmatisée dans sa perception physique somatique : les agressions sociales ou familiales – enfants ou femmes battus, coups et blessures, viols ;
- la violence de toutes les situations répressives : privation de liberté du prisonnier de droit commun, du réfugié, du prisonnier politique ;
- la violence de la souffrance physique d'autant plus perceptible qu'elle est brutale ou inattendue (traumatismes, amputation) ou prolongée ; voire permanente (douleur du cancéreux, du handicapé, du brûlé, de l'agonisant...) ;
- la violence des privations relationnelles : deuil, mésentente conjugale, humiliation, mépris, solitude ;
- la violence dans l'organisation institutionnelle, hospice, maison de rééducation ou d'handicapés, prison, voire le service hospitalier.

A travers le geste thérapeutique agressif pour le malade

Il existe une multitude d'exemples pouvant témoigner d'une certaine violence dans les soins :

- de l'internement d'office à l'isolement jugé nécessaire; de l'hospitalisation, rupture obligée dans des comportements pathologiques, à la contention du malade agité; des techniques sophistiquée

novembre 2003 Beauvais.

de la réanimation planifiée, à l'acharnement thérapeutique; du lavage gastrique aux techniques contraignantes de désintoxication; des examens biologiques éprouvants aux protocoles scientifiques d'application systématique.

- Du soin dentaire appréhendé et désagréable, au massage appuyé d'une réadaptation douloureuse; du régime alimentaire programmé, au rythme de vie imposé.

Toute une gamme d'attitudes thérapeutiques engage, par essence, les professions de santé dans une relation qui implique l'individu malade dans un "corps à corps" où se joue à la fois la contrainte corporelle et relationnelle nécessaire au diagnostic et aux soins, et le risque d'une déviance.

Exemple : Les urgences, un service à part

La violence est un processus dans lequel s'enchaînent les événements dans le temps et l'espace jusqu'à l'acte final. Le plus souvent il s'agit de peu de choses, le rien de trop, la goutte qui déborde.

Analyser le pourquoi de l'acte violent nous impose une recherche en amont d'une manière systémique. Il s'agit de se distancier d'une mémoire qui a tendance à graver l'acte violent dans sa ponctualité donc hors de son contexte.

Le service des urgences est un lieu à part.

Microcosme social et médical, porte de l'hôpital, premier d'accueil, il est soumis aux impondérables, se prêtant aux situations et aux pathologies les plus variées. Il présente des particularités au nombre de quatre qui nous obligent à gérer notre agressivité à partir de critères qui lui sont spécifiques.

Ses particularités :

- **premier constat : les urgences , un lieu d'accueil face à l'anxiété des patients.**

La population a une perception assez large des urgences, les prenant de plus en plus pour une consultation permanente qui répond à l'immédiateté de l'angoisse et du soin.

Prenons l'exemple de cet homme qui , s'étant rasé la tête la veille, arrive la nuit suivante aux urgences, car « ça lui fait mal ». Supposons que le médecin de garde lui réponde « rentrez chez vous, ça va passer. Pas besoin d'ordonnance » et que notre patient anxieux, déprimé, voire même bizarre ait besoin que nous le prenions en charge. Comment va t'il réagir face à ce refus qui peut être interprété comme un rejet ? La raison qui le conduit aux urgences compte sans doute moins que la prise en charge. Notre patient vient à l'hôpital conduit par des raisons obscures et subjectives plus que médicales. Face à la dimension psychologique de la demande, si la frustration n'est pas supportée, elle s'exprime par la violence. Nos réactions d'intolérance ou notre stress nous rendant moins enclins à comprendre, vont percuter celles du malade, donnant naissance à des émotions violentes et mal gérées.

- **deuxième constat : un lieu de consommation de la santé .**

En accueillant tout le monde, ce service tend à être pris pour un lieu d'assistance où la santé devenue produit de consommation, oblige les soignants à servir les patients comme des clients, vite et bien.

- **troisième constat : un lieu social.**

***Lieu d'urgence sociale, avec engorgement des urgences,**

*** tension, stress et des conduites d'impatience liés au trop plein d'activité, au manque de moyens et à l'attente.**

***La violence en lien avec la nature sociale du lieu et son ambiance.**

***Le défaut d'articulation entre la médecine de ville et la médecine hospitalière.**

Autant de sources de réactions violentes.

- quatrième constat : stress et facteur temps.

L'exemple de l'ambulancier qui arrive aux urgences, il y accède à vide à la demande du service après avoir effectué le transport orageux d'un piéton renversé sur la voie. Pris dans les embouteillages, il se fait agresser en arrivant par le soignant qui l'attend ; lui-même débordé et peut-être aussi en retard. Ambulancier et soignant vont réagir, de simples mots en remarques défensives, la tension monte et le malade à transporter en fait les frais.

- **A travers le contexte environnant**

Le contexte dans lequel se noue la rencontre soignant-soigné n'est pas exempt d'une certaine violence. C'est ici le poids de l'institution qui apparaît comme une forme de contrainte :

- des règles dites de sécurité (service hospitalier de prison ou service de psychiatrie par exemple) au rythme collectif et aux gestes imposés de l'asile et de l'hôpital;
- des interdictions qui se prolongent sans remise en cause (visites limitées, lever restreint...) au voisin imposé dès le placement dans l'institution ;
- de la décision thérapeutique impérative, incompréhensible, inaccessible ou mal vécue, à la distribution systématique de médicaments (tranquillisants ou hypnotiques, notamment), des attentes de plusieurs heures après nettoyage aseptique très matinal avant opération ; des abandons en cours de toilette par une aide soignante, de laisser le bassin en équilibre pour un patient plâtré de toute la jambe, avec risque de chute ; des consultations externes où l'on convoque tout le monde à la même heure et s'en suit des attentes pénibles.
- de la souffrance à être confondu, oublié ou négligé comme sujet autre que seulement malade ou prisonnier, handicapé ou étranger, à l'impression d'être réduit à son symptôme.

Et ma violence ?

Les situations où le personnel soignant est concerné : la mutation non négociée d'un secteur hospitalier à un autre du malade agressif, le placement asilaire rapide du vieillard gêneur, l'agressivité du lavage gastrique du jeune suicidant insolent. Bien d'autres attitudes peuvent y être assimilées : la parole sans appel, le geste brusque, routinier mais impudique, l'attitude agacée, pressée, indisponible...

Les effets de la violence

Dans certaines institutions ou certaines situations, va s'engager l'acte qui va poser question, heurter, indigner, parfois même scandaliser, interpellé en tout cas surtout lorsqu'on en est le témoin neuf. Le sentiment d'impuissance impose très vite le silence et avec le temps vient l'habitude. Autour de ce silence restent de nombreuses interrogations et se perçoivent des sentiments souvent inexprimés :

- silence sidération du choc initial, silence accueil de l'événement, silence autodéfense devant l'émotion envahissante, silence obligé soit par la crainte de l'effet sur la victime ou sur soi-même, soit par l'absence d'interlocuteur ressenti comme coupable ou complice, dont la blessure risque de favoriser l'enfouissement, le déni ou l'intégration, voire la justification des actes initialement vécus comme traumatisants. Le silence des uns contribue à la contagion du silence et progressivement, fait taire toute l'institution, dans une dynamique même pas concertée. Le silence connivence peut alors devenir le moyen de supporter la permanence de l'aberration. A l'inverse, le temps du silence peut être celui de la réflexion qui conduira à reconnaître la violence. Ce silence devient alors prometteur de paroles ou d'actes régulateurs ou réparateurs. Dire, c'est remettre en question cette règle établie, c'est interroger son institution, son équipe de travail, c'est provoquer la culpabilité chez tous les partenaires depuis soi-même, jusqu'au sommet de la hiérarchie, dont la complexité va aggraver et déformer la réalité, les sentiments, les effets.

- Le pouvoir de l'un sur l'autre

C'est une relation de domination que subit le sujet victime de violence; le sujet privé de liberté, le malade sans accès au savoir médical, le handicapé livré à la tierce personne, le brûlé livré "nu" à la thérapeutique planifiée dans un monde stérilisé, l'accidenté pris en charge par le chirurgien de garde. L'ambiguïté naît du désir de l'un d'être traité, pris en soin, aimé, et du plaisir de l'autre à transformer, améliorer, guérir, réussir. C'est dans cet écart que le malentendu, l'incompréhension, la différence, voire la déviance peuvent faire naître la violence subtile, perverse, insidieuse.

Des situations à risques

C'est au cours de situations de crise que vont émerger des événements qui confrontent le personnel soignant à des choix de comportement dont la réponse la plus adéquate n'est pas toujours évidente : agitation, délire, violences intra-familiales, bagarres, agressions. En fait, quelle que soit la situation, de la plus exceptionnelle à la plus connue, le personnel soignant doit faire preuve d'une grande compétence et être capable de reconnaître et de décoder les risques. Là, encore, la mise en place de ces professionnels est souvent un choix qui dévoile les orientations du pouvoir.

En conclusion

Poser la question de notre violence revient à réfléchir sur nos comportements, car nous souscrivons à des modèles de fonctionnement parfois subtils et pas toujours conscients qui nous enferment dans notre démarche de soin.

En reconnaissant l'existence de notre violence, nous mettons du sens sur nos actes qui renvoient à nos peurs primitives.

Le malade est en situation de soumission par sa position allongée, par son âge et par sa folie. Il déclenche en nous des réactions de pouvoir, actes posés en écran face à notre vulnérabilité et nos craintes les plus archaïques.

La violence libère une tension psychique que l'événement s'approprie alors qu'elle est enfouie au cœur de nos angoisses. Travailler sur sa violence revient en même temps à ouvrir la voie de notre connaissance et de nos impuissances apprises.